NOS CLASSIQUES REVISITÉS · MAISON BEAULIEU

EXTRAIT OFFERT · PREMIÈRES PAGES

# Le Duel

*La Provocation*

L'édition complète est disponible sur
**https://adrienbeaulieu.com/books/classiques-revisites-le-duel**

# La Provocation

Strasbourg, 1801. La ville se dressait comme une sentinelle vigilante à la frontière entre la France et les terres germaniques, point de rencontre entre deux mondes que l'épopée napoléonienne avait bouleversés. Les flèches de sa cathédrale gothique s'élançaient vers le ciel, témoins séculaires qui avaient vu défiler tant d'armées, tant de conquérants.

Dans ses rues pavées résonnait le martèlement régulier des bottes militaires. La garnison était importante, composée principalement de cavaliers dont les uniformes colorés égayaient le paysage urbain. C'était une période de paix relative, cette courte accalmie consécutive au traité de Lunéville. Mais tous, du simple hussard au général étoilé, savaient cette tranquillité illusoire – « une paix d'aiguisage d'épées et de nettoyage de mousquets », comme le murmurait le général de division quand il recevait ses officiers.

Le lieutenant Armand d'Hubert, en traversant la place de la cathédrale ce matin-là, observait avec une curiosité tranquille le mélange de vie militaire et civile. Les étals du marché côtoyaient les patrouilles ; les marchandes alsaciennes en coiffe traditionnelle négociaient avec des soldats en uniforme. Cette cohabitation, pensa-t-il, illustrait parfaitement la France nouvelle qui émergeait du chaos révolutionnaire – ordonnée mais vibrante, disciplinée mais énergique.

La lumière dorée du printemps se déversait sur les façades à colombages, créant un tableau presque paisible. Pourtant, d'Hubert percevait la tension sous-jacente. Les affiches officielles placardées annonçaient les derniers décrets du Premier Consul. Les journaux que lisaient avidement les bourgeois dans les cafés commentaient les manœuvres diplomatiques de Bonaparte. Même dans cette ville frontière, on sentait battre le cœur de cette France nouvelle, façonnée par la volonté d'un seul homme.

En passant devant un café à la mode, le lieutenant nota la présence de plusieurs officiers de son régiment. Leurs rires fusaient à travers les fenêtres ouvertes. Il hésita un instant à les rejoindre, mais se souvint de sa convocation chez le général. Le devoir avant

le plaisir – cette maxime avait guidé sa carrière militaire jusqu'alors, et il ne comptait pas y déroger.

Il ajusta son uniforme impeccable, vérifia que son sabre pendait correctement à sa ceinture, et poursuivit sa route d'un pas mesuré. Les habitants s'écartaient respectueusement sur son passage. Le lieutenant d'Hubert, à trente ans, incarnait déjà l'élégance et l'autorité d'un officier prometteur, dont les supérieurs avaient déjà remarqué le potentiel. Sa haute silhouette se détachait dans la foule, son maintien reflétait cette assurance tranquille qui inspirait confiance aux hommes sous ses ordres.

— Une belle journée, citoyen lieutenant, lui lança une marchande de fleurs à son passage.

D'Hubert sourit intérieurement à l'emploi du terme « citoyen », vestige linguistique d'une Révolution dont les idéaux semblaient déjà lointains sous le Consulat. Il répondit néanmoins par un signe courtois de la tête avant de tourner dans une rue adjacente, où se trouvaient les quartiers du général.

Armand d'Hubert venait d'une famille de propriétaires terriens de Picardie, une lignée qui avait su naviguer avec prudence dans les eaux tumultueuses de la Révolution. Ni aristocrates compromis, ni révolutionnaires ardents, les d'Hubert appartenaient à cette bourgeoisie éclairée qui avait accueilli les changements avec un mélange de circonspection et d'adaptabilité.

Son père, magistrat respecté sous l'Ancien Régime, avait transmis à son fils un sens aigu de la justice et de la mesure. Sa mère, femme cultivée et lectrice passionnée de Rousseau, lui avait inculqué l'amour des lettres et une certaine sensibilité que la vie militaire n'avait pas réussi à effacer complètement. De cette éducation équilibrée, Armand avait hérité un tempérament réfléchi et une capacité d'analyse qui le distinguaient de nombre de ses camarades.

Physiquement, le lieutenant était l'archétype de l'homme du Nord : grand et élancé, avec des cheveux blond cendré qu'il portait coupés court selon la mode militaire, mais qui conservaient une légère ondulation naturelle. Son visage aux traits réguliers était dominé par des yeux bleu clair, observateurs et calmes. Une moustache soigneusement

entretenue, de la même teinte que ses cheveux, accentuait la fermeté de sa bouche. Son nez droit et sa mâchoire bien dessinée complétaient une physionomie que les dames de Strasbourg qualifiaient volontiers d'« intéressante » – terme qui, dans le vocabulaire des salons, constituait un éloge considérable.

Son entrée dans la carrière militaire n'avait pas été le fruit d'une vocation précoce, mais plutôt d'un choix raisonné. En 1796, alors que la France révolutionnaire luttait sur toutes ses frontières, le jeune Armand, fraîchement diplômé, avait compris que l'armée offrait les meilleures perspectives à un homme ambitieux. L'École militaire de cavalerie l'avait formé, et ses premières campagnes en Italie avaient forgé son caractère.

Ce qui frappait chez d'Hubert, c'était sa capacité à maintenir un équilibre entre les vertus militaires – courage, discipline, loyauté – et une certaine distance critique que beaucoup de ses camarades avaient sacrifiée sur l'autel de l'enthousiasme révolutionnaire puis bonapartiste. Il admirait certes les talents militaires du Premier Consul, mais sans l'idolâtrie aveugle qui caractérisait tant d'officiers de sa génération.

Cette indépendance d'esprit, couplée à une intelligence tactique remarquée lors des campagnes d'Italie, lui avait valu sa position actuelle d'officier d'ordonnance auprès du général commandant la division. Un poste enviable pour un lieutenant, qui le plaçait en dehors de la routine régimentaire et lui offrait une vue privilégiée sur les rouages de l'état-major.

Ses camarades le respectaient pour son professionnalisme et appréciaient sa courtoisie naturelle, même si certains le trouvaient parfois trop réservé. « Le Stratège », l'avaient surnommé quelques officiers, reconnaissant sa capacité à anticiper les mouvements sur le champ de bataille comme dans les situations sociales délicates. D'Hubert acceptait ce sobriquet avec un détachement amusé, conscient que dans l'armée, les surnoms pouvaient être bien moins flatteurs.

En matière de société, le lieutenant n'était ni un ascète ni un libertin. Il appréciait les plaisirs raffinés des salons, savait converser avec esprit et danser avec élégance. Plusieurs mères de familles aisées de Strasbourg le considéraient comme un parti potentiel pour leurs filles, mais d'Hubert, sans repousser ces avances, n'avait pas encore rencontré la femme qui pourrait le détourner de sa carrière militaire. Ses aventures galantes, discrètes

et peu nombreuses, témoignaient de cette même modération qui caractérisait tous les aspects de sa vie.

Ce matin-là, en se dirigeant vers les quartiers du général, Armand d'Hubert reflétait dans sa démarche assurée toute cette complexité : l'officier discipliné accomplissant son devoir, l'homme réfléchi anticipant déjà la nature de cette convocation inattendue, et peut-être aussi, bien qu'il l'eût nié, l'ambitieux calculant les conséquences possibles pour sa carrière.

Le quartier général occupait un hôtel particulier réquisitionné, dont l'architecture élégante du siècle précédent contrastait avec l'activité martiale qui y régnait désormais. Des plantons montaient la garde devant le portail orné de l'aigle consulaire, tandis que des estafettes entraient et sortaient au petit galop, porteurs de missives urgentes pour les différentes unités de la garnison.

D'Hubert gravit les marches du perron, salua les sentinelles, et pénétra dans le vaste hall où régnait une atmosphère de ruche disciplinée. Officiers d'état-major, secrétaires militaires et ordonnances s'affairaient dans un ballet ordonné. Le lieutenant reconnut plusieurs visages, échangea quelques saluts sobres, et se dirigea vers l'antichambre du bureau du général.

Un capitaine d'artillerie, aide de camp principal, l'y attendait avec une expression préoccupée qui intrigua d'Hubert.

— Ah, d'Hubert ! Le général vous attend avec impatience. Ce n'est pas une affaire militaire à proprement parler, mais l'humeur du général est… orageuse.

Cette mise en garde fit hausser légèrement les sourcils du lieutenant. Le général Étienne Legrand, vétéran des premières campagnes révolutionnaires, était connu pour son tempérament équilibré – un tacticien méthodique plus que flamboyant, réputé pour sa gestion efficace et son sang-froid. Si quelque chose perturbait cet homme habituellement impassible, l'affaire devait être sérieuse.

Le capitaine frappa à la porte et annonça d'Hubert, qui pénétra dans le bureau avec la précision cérémonieuse qu'exigeait l'étiquette militaire.

Le général, un homme trapu dans la cinquantaine, aux cheveux grisonnants coupés court, se tenait debout devant une imposante carte de l'Alsace déployée sur un mur. Il se retourna à l'entrée de d'Hubert, révélant un visage marqué par les campagnes, où brillaient deux yeux gris pénétrants sous des sourcils broussailleux.

— Lieutenant d'Hubert, vous voilà. Parfait.

Il fit signe à l'officier d'approcher, tandis qu'il s'asseyait derrière son bureau encombré de documents.

— Je vous ai choisi pour une mission délicate, lieutenant. Une affaire qui requiert du tact et de la fermeté. Des qualités que j'ai observées chez vous.

D'Hubert s'inclina légèrement, à la fois flatté et intrigué.

— Un incident regrettable s'est produit ce matin, poursuivit le général, son visage s'assombrissant. — Le lieutenant Féraud, du 7e Hussards, a transpercé un civil d'importance lors d'un duel. Un duel non réglementaire, sans témoins officiels, une affaire bâclée et honteuse.

D'Hubert connaissait Féraud de réputation – un Gascon impétueux, excellent sabreur et fervent bonapartiste, dont les frasques étaient connues dans toute la garnison.

— Le blessé est le neveu du préfet, poursuivit le général avec une grimace contrariée. — Une famille d'influence considérable dans cette région. Ils crient vengeance, et je les comprends. Cette affaire aurait pu être évitée avec un minimum de bon sens !

Le général se leva et fit quelques pas vers la fenêtre, contemplant brièvement la cour où des cavaliers s'exerçaient à la manœuvre.

— Ce Féraud déshonore l'uniforme avec de telles frasques. Le Premier Consul lui-même n'approuve pas les duels dans l'armée, vous le savez. Ils sapent la discipline et transforment des officiers en spadassins.

Il se retourna vers d'Hubert.

— J'ai besoin que vous trouviez immédiatement le lieutenant Féraud. Il doit être mis aux arrêts dans ses quartiers jusqu'à nouvel ordre. Cette affaire requiert une discrétion absolue – nous ne pouvons nous permettre un scandale public qui entacherait l'honneur du corps des officiers.

D'Hubert comprenait maintenant pourquoi le général l'avait choisi. En tant qu'officier d'ordonnance, il était techniquement en dehors de la chaîne de commandement régimentaire de Féraud. Un ordre transmis par lui serait perçu comme venant directement du général, évitant ainsi l'humiliation qu'aurait représentée une arrestation par la prévôté militaire.

— Je ferai selon vos ordres, mon général, répondit d'Hubert avec la sobriété attendue.

— Ce Féraud est une tête brûlée, ajouta le général en fronçant les sourcils. — Ne vous laissez pas entraîner dans ses écarts. Transmettez mon ordre et assurez-vous qu'il est exécuté. Immédiatement.

Le ton du général ne laissait place à aucune ambiguïté sur l'urgence de la mission. Il remit à d'Hubert un pli scellé contenant l'ordre officiel de mise aux arrêts, puis le congédia d'un geste vif.

En quittant le quartier général, d'Hubert sentit qu'il venait d'être chargé d'une mission plus délicate qu'il n'y paraissait. Les affaires d'honneur entre officiers et civils étaient toujours épineuses, surtout dans une ville frontière comme Strasbourg où les relations entre l'armée et la population locale revêtaient une importance politique. De plus, s'il connaissait Féraud de vue, il n'avait jamais eu d'interactions personnelles avec lui.

Il ajusta son shako, vérifia l'ordre dans la poche intérieure de son uniforme, et se dirigea vers les quartiers du 7e Hussards. La journée, qui avait commencé si paisiblement, venait de prendre une tournure inattendue.

Le quartier des hussards se trouvait à l'autre extrémité de Strasbourg, dans un ancien couvent réquisitionné dont les vastes cours convenaient parfaitement aux manœuvres de cavalerie. D'Hubert s'y rendit d'un pas vif, traversant les quartiers commerçants de la ville où les enseignes colorées se balançaient doucement dans la brise printanière.

À son arrivée, le spectacle était celui, habituel, d'un régiment de cavalerie en temps de paix : des chevaux qu'on pansait dans la cour principale, des recrues s'exerçant au maniement du sabre sous l'œil vigilant d'un sous-officier, des ordonnances qui transportaient foin et eau. L'odeur caractéristique des écuries se mêlait à celle du cuir neuf et de la poudre des exercices de tir.

D'Hubert s'adressa à un adjudant qui dirigeait une corvée de nettoyage :

— Le lieutenant Féraud ? Je dois lui transmettre un message du quartier général.

L'adjudant, un vétéran à la moustache grisonnante, haussa les épaules.

— Pas vu de la journée, mon lieutenant. Après son affaire de ce matin, il a sans doute jugé prudent de se faire discret.

Ce commentaire confirma que l'incident était déjà connu dans le régiment, ce qui n'était guère surprenant. Les nouvelles circulaient vite dans le microcosme d'une garnison.

— Quelle affaire, exactement ? demanda d'Hubert, feignant l'ignorance pour sonder les rumeurs.

L'adjudant eut un rire bref.

— Encore un duel, mon lieutenant. Le quatrième en trois mois. Cette fois avec un jeune aristo qui aurait fait un commentaire désobligeant sur la cavalerie consulaire. Féraud lui a donné une leçon à l'aube, dans le petit bois derrière la propriété du préfet.

Un jeune hussard qui astiquait des harnais non loin intervint :

— On dit que le civil a reçu un coup de sabre qui lui a ouvert le flanc de l'épaule jusqu'à la hanche !

— Silence dans les rangs ! aboya l'adjudant, avant de se tourner à nouveau vers d'Hubert. — Vous pourriez essayer au Café des Officiers sur la place d'Armes, mon lieutenant. Ou chez lui, bien sûr. Il loge en ville, rue des Bouchers, dans la maison d'une vieille demoiselle, Mademoiselle Laperrière.

D'Hubert remercia l'adjudant et quitta le quartier, songeur. La réputation de bretteur de Féraud semblait bien établie. Ce nouvel incident n'était manifestement qu'un épisode dans une série de provocations, ce qui rendrait sa mission encore plus délicate.

Sa première étape fut le Café des Officiers, établissement élégant où se retrouvaient les militaires de toutes armes en permission. Malgré l'heure matinale, la salle bourdonnait déjà de conversations animées. D'Hubert reconnut plusieurs officiers de son propre régiment, ainsi que des dragons et des artilleurs. Mais nulle trace du lieutenant Féraud.

Il s'approcha d'un groupe d'officiers de hussards qu'il connaissait de vue.

— Messieurs, auriez-vous aperçu le lieutenant Féraud aujourd'hui ?

Un capitaine à la figure joviale lui répondit entre deux gorgées de café :

— Féraud ? Pas depuis hier soir. Il était d'humeur belliqueuse, comme toujours. Il a quitté le café vers minuit après une discussion… animée sur la supériorité des hussards par rapport aux dragons.

Les autres officiers échangèrent des regards entendus.

— Notre Gascon a encore fait des siennes ce matin, ajouta un lieutenant aux traits fins. — Une affaire d'honneur avec un civil. Ces provinciaux devraient apprendre à tenir leur langue devant un officier de la cavalerie consulaire.

D'Hubert nota le ton admiratif. Visiblement, les frasques de Féraud lui valaient un certain prestige parmi ses pairs, ce qui ne simplifierait pas sa tâche.

Il quitta le café et se dirigea vers l'adresse indiquée par l'adjudant. La rue des Bouchers se trouvait dans un quartier ancien de Strasbourg, un dédale de ruelles étroites bordées de maisons à colombages dont les étages supérieurs semblaient se rejoindre au-dessus des pavés inégaux.

La demeure de Mademoiselle Laperrière était une bâtisse modeste mais bien entretenue, avec des géraniums aux fenêtres et une porte en bois sculpté. D'Hubert frappa et, après un moment, la porte s'ouvrit sur une jeune servante en costume alsacien,

dont le visage frais et les longues tresses blondes attirèrent immédiatement l'attention du lieutenant.

— Le lieutenant Féraud est-il là ? demanda-t-il avec une politesse accentuée.

La jeune fille, dont les joues s'étaient légèrement colorées à la vue de l'officier, secoua la tête.

— Oh non, monsieur ! Il est sorti à six heures ce matin.

D'Hubert, maintenant habitué aux fausses pistes, insista et parvint à entrer dans le vestibule de la maison. Il apprit que Féraud était effectivement rentré brièvement après son duel matinal, puis était reparti, vêtu de son plus bel uniforme.

La conversation avec la servante, entrecoupée de réticences et d'hésitations de la part de la jeune fille, finit par révéler la probable destination de Féraud : le salon de Madame de Lionne, une femme d'influence qui recevait régulièrement des officiers dans sa résidence du quartier élégant de la Krutenau.

**Lire la suite dans l'édition complète**

Retrouvez « Le Duel » sur **https://adrienbeaulieu.com/books/classiques-revisites-le-duel**.